

## AVERTISSEMENT

Attention Drogue : terrain glissant, semé d'embûches, de chausse-trapes, de pièges idiots, de peaux de bananes (faire sécher avant de fumer ; se prémunir d'aspirine). On y pénètre lourdement équipé : à la main une arme, caméra, bloc-notes, mallette de secours, paire de menottes ou laisse reliée à un chien renifleur de haschich ; sur la tête le casque, le chapeau mou, l'auréole du travailleur social ou du spécialiste, couvre-chef farci de connaissances universitaires, de désir de bien faire ou de haine aveugle ; scaphandre obligatoire, pour plongée en eaux troubles ; chaussures de plomb ou cloutées.

A la suite d'un pari<sup>1</sup>, nous décidons de laisser pêle-mêle au vestiaire : notre expérience d'usagers de drogues (« Mais oui, Monsieur le commissaire »), un livre écrit il y a quelques années<sup>2</sup>, notre préjugé favorable à « l'appel du 18 joint » dit aussi « Mouvement pour la libéralisation de la marijuana et du cannabis », et fonçons, équipés de notre bonne humeur, d'un joint solide, et d'une terrible envie de travailler, dans la jungle des textes, cherchant les acteurs réels, et en particulier les usagers de drogues. Ce livre se présente comme le résultat d'une exploration dont voici les premiers repérages.

Les textes disponibles sont légions et une bibliographie exhaustive est impossible. Du côté des mass media en particulier, on trouve une profusion d'articles, de commentaires, d'émissions. Leur fréquence est variable,

---

1. Sous la forme d'une étude à réaliser pour le Ministère de la Justice (Comité de Coordination de la Recherche Criminologique, C.C.R.C.) sur « La ré-insertion sociale des jeunes toxicomanes en milieu ouvrier », étude que nous avons entièrement remaniée ici, allégée de ses passages périmes ou inutiles, étouffée de contributions et de documents.

2. Alain Jaubert, *Dossier D comme Drogue*, A. Moreau, 1973, et Livre de poche, 1976.

connaît flux et reflux, et suit une courbe totalement indépendante de l'évolution réelle du phénomène. Les grandes campagnes anti-drogues se succèdent, séparées par de longs mois de silence. On relèvera de curieuses coïncidences, notamment dans les années 68-70.

Il y a également une masse d'informations en provenance des spécialistes, médecins, juges, policiers, etc. Tous témoignent d'une tentative désespérée de trouver La Vérité, La Solution, comme si une position partielle n'était pas possible et qu'il fallait à chaque fois répéter, avec plus ou moins de bonheur, l'énoncé complet du problème. Une place à part doit être faite, néanmoins, aux travaux des ethnologues, des biochimistes, des pharmacologues, dont les informations, souvent d'accès difficile, sont précieuses. Il y a enfin des textes de toxicomanes, de junkies, qui racontent leur trajectoire et la manière dont ils ont échappé au système clos de la drogue. Textes parfois émouvants, parfois exaspérants, mais qui ne décrivent le plus souvent qu'une trajectoire individuelle.

N'oublions pas les sources non-disponibles, en particulier les documents détenus par la police. Leur place, en creux, dans cette masse d'informations, indique qu'ils jouent un rôle occulte que nous essaierons de définir au plus près.

La jungle est immense, à l'image de la bibliographie. Nous avons délimité trois grandes régions, qui appelleraient des voyages et séjours prolongés :

— Les drogues légales (alcool, tabac, café, etc.) et la consommation des médicaments psychotropes. Question passionnante parce qu'elle retourne entièrement le point de vue habituel sur la drogue. Ce n'est plus un phénomène social bizarre ou le problème d'une minorité suicidaire, mais une question collective, celle de l'avènement apparemment inéluctable d'une société psycho-chimique où chacun sera amené à consommer de plus en plus de drogues sous toutes leurs formes. Cette société est déjà là et la chasse au fumeur de hasch apparaît alors dérisoire. C'est un terrain que nous n'avons pu retenir exclusivement, car nous aurions paru éviter la question des drogues illégales, l'éliminer par une pirouette. L'usage que nous faisons, tous, des différentes drogues (quatre milliards de drogués heureux ?) détermine pourtant l'avenir de ce personnage curieux : le toxicomane.

— L'émergence d'un usage « doux », d'un usage « nomade » des drogues. De plus en plus nombreux sont ceux qui utilisent les drogues comme un moyen d'investigation et une occupation parmi d'autres, sans accoutumance, ni physique, ni psychologique. Ceux-là ne sont pas marginalisés,

ni dépendants d'une image sociale du drogué, exception faite peut-être lorsque tombe la répression. Bien sûr il s'agit principalement du cannabis. des drogues dites « douces ». Mais cette sorte d'usage mesuré, étranger aux fascinations de la transgression et au plaisir facile, pourrait virtuellement s'étendre à toutes les drogues, et en particulier aux drogues légales. Il faudrait développer longuement les astuces techniques mais aussi les aventures intellectuelles qui autorisent ce type d'usage ; c'est peut-être la meilleure défense contre une utilisation despotique des substances psychotropes et de la médecine en général. Nous évoquerons cet usage nomade, ces drogues « douces », mais là encore nous ne pourrions nous limiter à ce domaine et éviter d'aborder la toxicomanie et la dépendance. — La consommation des drogues dures : héroïne, morphine, opium, etc. Leur définition ; les mécanismes de l'accoutumance ; le personnage du drogué ; le trafic et la répression ; la condition médico-légale du toxicomane ; les circuits de soin ; les perspectives et les stratégies thérapeutiques, etc. C'est cette dernière région où nous avons le plus séjourné, parce que s'y cristallisent la passion et la gêne de toutes les personnes concernées, et ceci quelles que soient leurs opinions ou prises de position sur les drogues en général. La question des drogues légales et celle des drogues douces se posent toujours en regard de l'épouvantail de la dépendance et de la toxicomanie. Il est donc utile de montrer comment s'est construit le personnage du drogué ; et la manière originale dont l'appareil répressif et médico-légal exerce son emprise.

Nous avons été assaillis en permanence par cette question qui court tout au long des discours et des textes sur la drogue : le drogué est-il un malade ? Quelle est cette maladie ? Les médecins tentent d'y répondre, de cerner une maladie avec une étiologie, avec des symptômes. Mais font-ils autre chose que de plaquer des discours scientifiques contradictoires sur une réalité qui fondamentalement leur échappe ? Nous analysons ce discours, mettons en scène des contradictions, pour faire apparaître finalement l'ignorance, parfois avouée, des spécialistes. Le drogué est-il un malade, et, si oui, de quelle maladie ? Pas de réponse.

De cette ambiguïté découle l'interrogation des juges et le statut médico-légal des toxicomanes. Encore une question qui peut se formuler ainsi : « Le drogué est-il responsable et accessible à une peine ? » Question sans réponse franche qui s'inscrit le plus souvent sur les murs de la prison.

La question de la maladie et de la responsabilité entraîne celle des soins et de la pénalisation. Elle semble se poser dans un ensemble discursif articulé autour du grand partage justice/médecine. Ce partage de pou-

voirs, qui recouvre le partage soins/répression est pourtant pré-déterminé par une autre réalité, celle de la circulation des drogues à l'échelon international, et par un autre découpage, celui qu'opèrent quotidiennement les policiers qui contrôlent la rue et le trafic. Le socle sur lequel repose cet ensemble de discours est un socle policier. La police est placée de fait dans une position de force, de pouvoir, qui conditionne l'action des institutions. De son action, on ne sait rien. Elle contrôle pourtant l'entrée massive des usagers de drogues dans les circuits institutionnels.

La question des institutions de soin ne peut se poser qu'en regard de cet environnement institutionnel où le drogué dessine sa trajectoire individuelle. Les institutions réservées aux toxicomanes nous apparaissent comme des ghettos, comme des pièces supplémentaires d'un enfermement dense. Nous ne mettons pas en cause les intentions de leurs promoteurs, mais énonçons seulement un procès de reproduction permanente du phénomène de la drogue.

Pour échapper aux questions fermées de la guérison (en prendre ou arrêter d'en prendre), nous avons écarté toute question uniquement centrée sur la thérapie. Nous nous sommes seulement autorisés à présenter des utopies douces.

Nous ne nous faisons pas trop d'illusions sur la portée de ce démontage de l'appareillage psycho-chimique, médico-légal, policier et institutionnel, qui articule le phénomène de la drogue et fait se désarticuler, sous nos yeux, le pantin drogué. Notre couplet anti-répressif est attendu et il s'ajoutera un jour à l'hymne national de la drogue, sans avoir aucun effet. Mais nous avons aussi trois petits messages :

— On ne peut être ni pour, ni contre la drogue. Il y a de la drogue et le mieux est d'apprendre le plus rapidement possible à tout le monde à s'en servir, lorsque nécessaire, utile ou agréable, et aussi à ne pas s'en servir lorsque stérilisant, répétitif et soulageant à peine. Pour atteindre cet objectif, Ipress Danger Immédiat, arrêter tout de suite de séparer les bonnes drogues des mauvaises drogues, les drogues qui sont sur ordonnance, celles qui sont sur le comptoir, derrière les vitrines, ou planquées dans les valises à double fond (d'autant que ce ne sont pas les mêmes suivant les époques et les pays). La fameuse information sur les drogues sera totale ou ne sera pas (n'aura aucun effet). Elle concerne aussi bien le mogadon de maman, le gros rouge de tonton et le joint du fiston.

— L'usage des drogues illégales, phénomène mineur, au moins en France, est devenu une affaire d'Etat importante. Le résultat obtenu par la combi-

raison de la répression, de la médicalisation, d'une sur-information mensongère, c'est la naissance d'un système de domination, la formation d'un personnage repoussoir, le drogué. Ce personnage a pris, il a réussi sa percée, il est devenu une vedette et on ne peut l'effacer d'un coup de baguette magique. Si ce personnage colle à la peau des usagers de drogues, s'ils ne peuvent s'en débarrasser, c'est qu'il intoxique autant que la drogue, autant que le plus dangereux des toxiques. Qui prétend se poser comme la personne qui va résoudre, au plus haut niveau, les fameux problèmes de la drogue devra prendre son micro et dire franchement, ce qu'aucune M<sup>me</sup> Pelletier ne fera, « On vous a menti », et même en levant les bras comme De Gaulle, cela aura plus d'effet.

— A nos amis qui marchent tout près ou qui planent très loin dans les drogues, et même dans la mort. On a essayé de ne pas parler à la place de, mais bien sûr on n'a pas pu s'en empêcher. Aucune excuse. On a simplement essayé de trouver un autre ton, d'éviter les formules creuses. Nous entendez-vous ? C'est tout. Cut ; coupez.

# Mushroom Madness!

**Grow Wild Mushrooms Forever**

## **The Permanent Mushroom Kit**

Only the Homestead Mushroom Kit gives you a permanent mushroom starter so you can grow mushrooms forever without ever buying another kit. You will successfully cultivate mushrooms year after year by following our simplified and complete instructions.

## **The Most Fertile Medium For Healthy Mushrooms**

Two pounds of organic, non-manure compost give you the most fertile medium for healthy mushrooms. Plus, millions of spores and high quality tools can be used for continual future crops.

## **Authoritative Handbook Included With Kit**

Be one of the thousands of people who learned the successful way to grow mushrooms from Bob Harris' highly acclaimed book **GROWING WILD MUSHROOMS**. Expert photographs and complete instructions show you how to grow the largest mushrooms forever.

**Join the Mushroom Movement Now!**

## **HOMESTEAD** BOOK COMPANY

4009 Stone Way N. Seattle, WA 98103

- Complete Psilocybe Cubensis Mushroom Kit with book \$39     Psilocybe Cubensis Spore Packet (included in kit) \$10  
 Mushroom Kit without book \$35

Prices include shipping. Washington State residents add 5.4% tax. Canada and Europe, please add 20% U.S. Funds.

Name: \_\_\_\_\_ Age: \_\_\_\_\_  
(Optional)

Address: \_\_\_\_\_

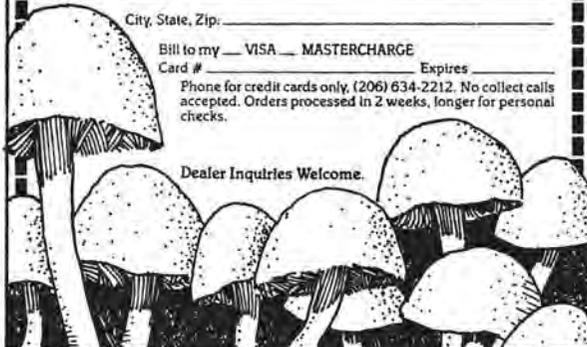
City, State, Zip: \_\_\_\_\_

Bill to my  VISA  MASTERCHARGE

Card # \_\_\_\_\_ Expires \_\_\_\_\_

Phone for credit cards only, (206) 634-2212. No collect calls accepted. Orders processed in 2 weeks, longer for personal checks.

Dealer Inquiries Welcome.



Les publicités reproduites ici, et sur les pages suivantes, sont extraites de la revue américaine « High Times ».

## LA PARADE DES MONSTRES

La violence quotidienne empêche le déclenchement d'une véritable guerre des passions. Les sociétés où nous vivons se regardent dans la glace et ne voient qu'un tubercule flou. La lumière est opaque, ternie d'une pollution efficace. Les passions des tribus sub-humaines, indifférentes au spectacle de la guerre, obscurcissent l'air. Ivresses, passions et idéologies forment un bouillon de culture riche. La lutte à mort des odeurs, des goûts, des musiques et des plaisirs ne fait qu'aviver sa puissance microbienne. Au milieu de toutes ces passions, peut-être la plus sournoise, la drogue rencontre enfin son Pygmalion.

Homme de cirque, ou montreur de foire, il ouvre grandes, aux foules des boulevards noircis, les portes du zoo tératologique et fait danser les monstres. Dansent les corps tordus, taillés dans la chair, les volumes ignobles. S'offrent les surfaces purulentes, les épidermes à vif. Nos yeux perçoivent derrière les regards vicieux, au fond des orbites sales, les orgies fabuleuses, les danses de plaisir, les accès de folie ; nous sommes envoûtés par les parfums orientaux, par la musique déchaînée. Sous la voix de l'aboyeur public, les projecteurs puissants ; ouverture à la scène cruelle.

Cinéaste, il dévoile l'atelier toxicomaniaque à l'heure où surgit le drogué furtif. Les cellules esclaves bouillonnent de peur et de désir, attendent la répétition du plaisir facile. Voici le drogué, penché sur son établi, manipulant les outils classiques de la profession : la seringue et l'aiguille, le garrot et le coton, le verre d'eau, la cuillère et la bougie. Un frisson nous parcourt lorsqu'au moment de l'injection son visage reflète un plaisir et un soulagement qu'on ignore. Gros plan sur la surface percée de la veine.

Chirurgien il force le théâtre clos du corps drogué qui communique seul avec la substance. Le scalpel froid traque la chose, découpe les

surfaces, taille dans les nerfs, suit les mille canaux par où se répand le poison. Le corps tressaille tout entier et sous les couches successives de chair, derrière les volumes des organes, apparaît parfois le point unique et impensable du plaisir. Bien aseptisé, à travers la chair aiguisée, le scalpel comme flèche du Zen.

Je rêve, je fantasme et je délire. La déesse Drogue attendra longtemps le sculpteur qui saura l'aimer et la faire vivre. On va continuer à nous proposer, jusqu'à la nausée, au cinéma et à la télé, dans les journaux et les librairies, d'insipides évocations de « l'aventure vécue ». Tous ces remakes continueront à dégager le même parfum soporifique, malgré les changements de décor ou d'intrigue. Les artistes sacrifient leur passion au désir de guérir, de trouver des solutions. Dites un seul mot, on vous demande une interprétation du monde. Dites « Drogue », et c'est un Niagara logo-diarrhéique. La mission humanitaire est avant tout excrémentielle. Sanglante colique. Mais la frustration du voyeur comprime et aiguillonne encore plus le désir.

Peut-être ne peut-on filmer, montrer, disséquer ni écrire la Drogue. Il faudrait chanter les drogues, ou plutôt faire chanter un monde qu'animent des puissances chimiques, des opiums qui donneraient un onirisme à des tribus, à des gestes et à des objets, des hallucinogènes qui feraient vibrer l'air et les sons concrètement, des haschischs qui soulèveraient la poussière et dérideraient les corps. C'est un opéra total, un librettiste divin, un orchestre monstrueux qu'il faudrait pour représenter la passion dérisoire et tragique du drogué pour sa maîtresse d'autant plus despotique qu'elle est muette et l'ascension foudroyante au régime de l'habitude. On verrait comment la prostituée grise, que l'on prend quand on veut, devient la maîtresse blanche, fondue dans le brouillard blanc ; on la verrait repousser l'amoureux éternel et transi qui jamais ne sera son amant. On sentirait la volupté facile s'effacer à chaque fois sous le désir irréalisable. On pourrait choisir alternativement le dénouement mortel ou thérapeutique.

La passion d'un être apparemment humain pour une chose inerte et unique est peut-être un défi plus grave encore que le Donjuanisme, ou le vice du collectionneur. Son plaisir est peu raffiné, purement physiologique et automatique, étranger aux péripéties de la joute amoureuse. Semblable au singe de laboratoire qui peut se faire jouir en appuyant sur un bouton et qui s'en fait péter la calebasse, il fait rire et énerve lorsqu'il glapit pour « le droit au plaisir ». Mais ce Dionysos de pacotille est aussi un savant fou. Il connaît les pâtes et les infusions, les potions et les

décoctions, les simples et les mélanges. Il peut subvertir la médecine. Et sa tribu fait peser une menace, celle-là même de la curiosité et du ricanement de haine qu'elle suscite.

In saisissable, à moins que de n'y goûter et d'y succomber fatalement, le plaisir toxicomaniaque propose un fruit empoisonné et l'attrait du défendu à toutes les faiblesses, dans les écoles, dans la rue, dans les foyers. Les porteurs de pommes attendent que les grands troupeaux du jour ré-intègrent les étables, que les bureaux ferment, que les rues se taisent, attendent que s'ouvrent les bureaux nocturnes, que viennent paître de nouveaux troupeaux, que bruissent les rues à nouveau, dans la lumière au néon. Ils sortent alors de leur hébétude, de leur hibernation, leurs membres se dégourdissent et une force étrange les saisit, les attire vers la lumière. Ils sortent de tous les trous de la ville, des encoignures des portes cochères, des bouches d'égouts, des tunnels et chantiers désaffectés, des caves de H.L.M., de cavernes insoupçonnables et d'ignobles mansardes cafardeuses. C'est le dégueulis sub-humain qui ruisselle, comme la sueur accumulée par tous les prolétaires du jour, et qui ressort de leurs rêves. Ville-liquide à l'envers, transmuée par la nuit en son propre acide. Question de pH peut-être.

La chasse à l'homme, dans le paysage urbain est le contraire de la dérive du miché, prêt à se prendre aux rêts d'un spectacle, d'une marchandise, d'un plaisir. La grande traque des drogués n'est pas non plus une pêche, où il suffit de poser ses filets au bon endroit ; ni un savoir précis, où il suffit d'appliquer des règles. C'est une danse. Les rapaces nocturnes doivent lire aux visages hésitants, à la couleur de la chair offerte, au plus petit fléchissement de la volonté, à l'infime distorsion du désir, les signes qui annoncent la curée. Ils doivent aussi danser, faire les clowns et fasciner, briller, pour entraîner leurs victimes de plus en plus loin de la lumière, des boulevards violemment éclairés où s'offrent encore les marchandises concurrentes jusqu'aux ruelles sombres où ils règnent en maîtres. Mais la victime, pour ne pas les percer à jour, doit être de plus en plus éblouie par leur danse, par leur lumière intérieure. Le drogué fait une course contre la montre. Il doit briller de plus en plus pour se payer sa lumière, pour avoir le droit de l'éteindre. La victoire de la nuit se traduit dans le fait divers, c'est-à-dire non dans le noir absolu du film à suspense, mais dans le coup de projecteur qui illumine la scène de violence. Le drogué se révèle armé de rigides et fines épingles, figées au centre de ses yeux dilatés, qu'il plonge en plein cœur de la chair enfin déchirée. L'approche lourde de l'abattoir policier, la perspective

de la prison, l'échéance de l'overdose, qui jonchent les trottoirs à l'aube de leurs cadavres exsangues, les laisse indifférents. Tels les éphémères, morts-vivants en sursis, ils seront relayés le soir même, s'ils ont rempli leur mission, par les rangs serrés d'un nouveau bataillon de zombies, identiques à eux-mêmes et venus relever leur sinistre flambeau.

D'autres rapaces, plus élégants et plus secrets, plus solitaires aussi, sont les vampires en smoking des salons de nos élites. Leurs canines puissantes ne déchirent qu'au dernier moment le masque mondain de leur visage chargé d'urbanité. Si le vampire est un aristocrate qui méprise le zombie, c'est par la naissance et par la richesse, certes, mais il est autant avide de sang, et c'est surtout par son aptitude à masquer la souffrance. Le vampire a l'expérience ancestrale de la faim qu'il faut supporter et cacher. Elle s'accumule en lui comme une charge électrique et invisible de puissance à venir. C'est un charognard stoïcien. Il va et vient parmi nous, rapace insoupçonné, néglige les proies faciles et cherche le sang généreux, bouillonnant, des jeunes intelligences raffinées et des cœurs ultra-sensibles. Il a le dard mortel des frelons, pompe la meilleure énergie et porte la gangrène à la chair la plus belle de la noble innocence. Ce maître de l'élégance fascine par son harmonie froide, par sa beauté aimable. Il joue de cette générosité cruelle des femmes très belles qui semblent vouloir partager ou distribuer leurs atouts, qui offrent pour un rien leur sourire éclatant, qui se meuvent sans arrêt vers vous, comme poussées par un immense désir de donner, sans jamais vous atteindre. Le drogué-vampire attire comme un piège irrésistible, comme le miroir vide, transparent ; la victime vient d'elle-même se placer sous ses griffes, toute frémissante de la volupté qu'inspire l'impossibilité de la rencontre. Le drogué-vampire attaque après avoir étourdi, car il sait maîtriser ses humeurs, distiller un parfum lourd, un air moite, qui nous étourdissent puis nous glacent. Il lit à notre transpiration l'intensité de nos émotions ; avec nos odeurs il dessine la carte de son approche implacable ; avec des humeurs plus fines il compose et affine une esthétique de la chasse, un art de la guerre.

Tous violent, pillent et tuent, car ils sont la « lie biologique », dont l'écume riche de germes, semence vénéneuse d'un masturbateur fou, recouvre de son émulsion brûlante nos rivages purs. Ne rions pas de cette pollution qui aujourd'hui n'atteint que les plus démunis, les plus vacillants. Les maîtres des poubelles, issus des cours des miracles biologiques, seront peut-être les maîtres des déchets-sangsues auxquels nous ne savons pas résister. Et cette mutation animale des restes, leur activation enzymatique,

appelle des lessives implacables, car elle annonce les drogués-mutants comme certains nuages des nuées d'insectes qui ravagent le froment. La démocratie, c'est aussi la blancheur du linge, lavé en famille, étendu sur du sable fin.

Le succès du vampire et du mort-vivant, du camé de la rue et du drogué dandy, tient sans doute à ce qu'il trafique dans les zones d'ombre où nous nous protégeons nous-mêmes de la mort. Mais plus encore que la destruction, c'est l'invasion intérieure, la contagion qui menacent. La Drogue progresse parce qu'elle porte un germe, et ce germe est le produit d'un travail, d'une prise en masse microbienne réussie. Les images expressionnistes du vampire et du mort-vivant doivent s'effacer devant les dures réalités du laboratoire, de l'usine, où les émules du Dr Jekyll et de Frankenstein travaillent la pâte du double non-humain.

La maison du Dr Jekyll résonne du bruit d'une lutte terrible. Mais la lutte ne se déroule pas à nos yeux comme le combat métaphysique du Bien et du Mal. Elle oppose le corps humain éternel — entendons un corps stable, limité par la médecine, socialement propre — à un corps déformé, aux frontières du non-humain, et qui travaille avec acharnement à sa mutation. Le contenu de la fiole de verre est un simple prétexte à déplacer les frontières du corps. Le drogué-Jekyll se regarde longuement dans la glace : il réussit à faire trembler les lignes de son visage et hurle son rire puissant et joyeux. Il sort du laboratoire et vient hanter les lieux mêmes, les rues, les salons, les étendues sociales et intellectuelles de son double. Or ces lieux, ces relations, ces idées, il les retourne comme des crêpes, révèle leur face ignoble et en jouit. Ce verso de la surface sociale et du paysage, qu'assume habituellement une activité onirique bien tempérée, celle du rêve propice à la *Traumdeutung*, est ici troué et rongé de toutes parts par la force de l'anti-rêve, la force acide d'un destin-mutant qui travaille jour et nuit sans s'accorder le repos onirique et que l'insomnie rend furieux.

La terreur qu'inspire le double, le double-Hyde ou le double-drogué, c'est celle du personnage familier, de l'ami, du voisin, de l'amant « qu'on ne reconnaît plus ». Mais le double de Jekyll, comme le drogué, travaille sur la longue distance, non dans un moment d'égarement. Il vise la double vie : la drogue, la substance, sont des moyens de passage, des passeports. Bien sûr il y a une morale : les lignes du visage de Jekyll tremblent, mais pour mieux se recomposer sur les traits de la bête. L'expérimentateur-drogué se retrouve enchaîné à sa drogue et Jekyll transformé en machine à détruire Jekyll, piétinant ce qu'il a adoré. Le châtiment

vient du domaine de l'entre-deux-vies, domaine des lignes floues, des hésitations, des remords et des allers-retours, qui s'oppose à l'idéal de l'homme transparent, au cœur ouvert, aux idées claires, aux rêves bleu ciel. Là se trouvent expulsés définitivement les non-humains, privés de la drogue ou du mot qui permet le retour en arrière ; dans ce lieu clos on se retrouve affublé d'un pseudonyme, d'un nom mort, auquel on ne peut échapper. Rattrapé par la lumière cruelle, qui rend transparentes les relations sociales, l'espérance de la double vie s'effondre et la seule issue est la mort. Celle-ci autorise le dernier retour, celui de la dépouille, à l'homme dont le double disparaît pour toujours, sous toutes ses formes, physiques et de mémoire.

Mais la transparence reste un idéal et en réalité le châtement du travailleur du double se réalise surtout sur la scène érotique. L'amour ne semble pouvoir se fixer qu'entre deux personnalités plates, pour un bonheur lisse. Jekyll-Hyde ne peut vraiment aimer ni la fiancée froide dont les pâmoisons font des bulles, ni la fille du peuple aguicheuse et vulgaire qui sent un peu la cocotte. Entre les bulles et l'odeur, l'homme double expérimente la double face et la double impossibilité du désir. Le drogué, lui, vit à l'heure du jean's et de la diffusion en masse des prototypes sexuels. Là encore, pourtant, sa double nature est un obstacle incontournable. Il y a incompatibilité d'humeurs. Le drogué non drogué est trop loin de ses sensations ; l'observateur monstrueux est en lui et ridiculise la parade nuptiale. Le drogué-drogué est trop pareil à l'autre pour aimer. Le dédoublement individuel, c'est la déchéance, l'impuissance, mais aussi l'échec de tous les bons sentiments.

Le dédoublement intérieur n'a malgré tout que des conséquences limitées et son entropie tend vers zéro : dédouble-toi dans ton coin et laisse-nous tranquilles ! Mais le drogué-prosélyte, désireux de faire sans arrêt de nouveaux adeptes, pire, devant en faire sans arrêt pour survivre, annonce, lui, l'usine à doubles, le dédoublement infini du même. Le succès du premier adepte prépare la chaîne de l'ubiquité, la série infinie. Frankenstein pétrit son premier homme dans la chair vivante ; son fils sera le boulanger de l'homme total, répandu comme des petits pains. Le sculpteur de chair humaine crée une forme, mais lui donne aussi une voix, un langage, des idées, une démarche, etc. Des millions de Pinocchios aux yeux fixes, sortis des usines humaines, remplacent déjà la génération du baby boom, fatiguée par la surconsommation et fascinée par ce nouveau distributeur automatique de joints. L'homme pré-fabriqués sera défoncé, en plein trip, super-planant et parfaitement insensible. L'homme nouveau,

c'est l'homme absolument semblable à celui qui l'a précédé sur la chaîne d'assemblage, semblable à tous ses semblables et désireux de se faire de nouveaux amis. Celui-là est déjà parmi nous ; c'est le drogué qui offre sa pomme, qui détruit la personnalité du mangeur, et qui met la sienne à la place.

Que serait un monde de drogués tous identiques ? Sans doute un univers proche de l'immense champ de canne à sucre que travaillent, réveillés par les sorciers et extraits de leurs tombes, les armées industrielles de zombies du folklore antillais. Mais dès aujourd'hui les drogués travaillent inlassablement l'imagination des tyrans.

Aucune société ne peut tolérer, sous peine de disparaître, la présence de ces hordes, leur jouissance puissante et automatique, et leur charge de mort. Pour tromper la peur il faut la mettre en scène et les drogués sont d'excellents phénomènes, dont l'étrangeté fait frémir et donne du plaisir. Ils sont les Don Quichotte du banal, les cantonniers de la normalité. Ils marchent, en point de mire, et, dans la parade des monstres, ils rejoignent tout naturellement la foule des figures-repoussoirs, les héritiers du sorcier et de l'hérétique, de l'onaniste et du pédéraste, du militant révolutionnaire, du fou, du psychopathe et du terroriste.

Le châtiment spectaculaire intervient périodiquement lorsqu'il faut lessiver, purger ou désinfecter la cité. Le sorcier meurt du feu de l'enfer, l'onaniste de l'épuisement de sa verge, le révolutionnaire de la main de son frère de parti, le terroriste de l'explosion de sa bombe... Il n'y a que des suicides. Le drogué-vampire, la canine retournée contre lui-même, sera victime d'un auto-vampirisme, de ses propres drogues, d'un auto-cannibalisme, de ses propres illusions. Fabuleux animal égyptien, le sphinx est colonisé par le logos grec et indique impérativement, plus qu'il ne questionne, la direction inéluctable du destin. Le drogué rejoint ainsi, ouvrant à un autre temple, l'entassement hétéroclite des vieux squelettes, des statues et des carcasses modernes du désir.